

IL AVAIT OUBLIÉ LES ODEURS PUISSANTES DES HALLES, les voix hurlées, le choc des charrettes croulant sous les légumes et les fruits. Il est heureux de retrouver sa ville. Le premier soleil enlumine les gargouilles de la tour Saint-Jacques. Les balayeurs abandonnent le parvis de la gare Saint-Lazare et aux terrasses voisines, l'odeur du café se mêle à l'encre fraîche des quotidiens du matin. La vieille clocharde de la rue de Seine replie soigneusement son lit de journaux. La sirène d'un remorqueur sous le Pont-Neuf, le tremblement des réverbères qu'on éteint, les cigarettes qui rougeoient entre chien et loup, à cette heure incertaine où ceux qui vivent à contretemps, ceux dont c'est l'ivresse, vont s'écrouler quelques heures. Robert est de ceux-là. Pour lui, la vie ne saurait se limiter au jour. Il y a trop à faire, tant de musiciens à écouter, de vins à boire et d'amis à saluer ! Il dort le moins possible et des cernes profonds ombrent son drôle de regard myope. Sans ses lunettes, tout devient flou. Pourtant il les préfère sans carreaux, ses yeux toujours en voyage entre ce monde et d'autres. D'autant qu'il doit sans cesse en nettoyer les verres embués avec la pochette de soie qu'il assortit à ses cravates.

Il a emporté l'essence de Cuba avec lui : une collection de souvenirs et de disques, et surtout Alejo Carpentier. Dans ce voyage qui l'a enchanté, le plus beau est sans doute qu'ils se soient trouvés. Il l'a rencontré dès son arrivée à La Havane. En descendant du grand paquebot *Espagne* qui transportait la délégation des écrivains invités au congrès de la presse latine, un attroupement de journalistes attendait « le poète surréaliste ». S'écartant du groupe, un jeune homme au teint halé, en costume immaculé, lui a tendu la main avec un franc sourire :

– Alejo Carpentier, écrivain et musicologue. Je serai votre guide pendant votre séjour. Mon père est d'origine française, ma mère russe, j'aime votre langue et je rêve de découvrir Paris !

– Robert Desnos, a répondu Robert en lui rendant son sourire, poète et bon vivant, membre de la racaille surréaliste, comme nous appellent les vieilles barbes.

Le rire d'Alejo a scellé le départ d'une amitié flamboyante. Ils ne se sont plus quittés. Après quelques verres, le jeune homme lui a proposé de lui faire visiter le vrai Cuba derrière les soirées de gala et les façades en trompe-l'œil. Robert ne s'est pas fait prier pour se dérober à l'agenda mondain de la délégation française. Ensemble, ils ont arpenté les quartiers populaires au petit jour, passé des nuits à regarder les danseurs de *son* ployer leurs corps souples et sensuels, tandis que les passantes leur lançaient des œillades rieuses et qu'un orchestre les berçait. Il n'oubliera pas ce petit village que les gens de là-bas appellent La Playa. Le rhum blanc, les comptoirs éclairés de bougies. Une nuit, deux formations se sont affrontées devant la plage, les musiciens mêlaient leur sueur et leur fièvre et la mer respirait dans l'ombre.

Cuba lui est entré dans le corps à la manière d'un alcool fort. Il sent que ce pays âpre et langoureux, où l'on danse comme on fait l'amour, l'a changé. Son besoin d'indépendance y a été fouetté. Il n'a plus envie d'endurer, d'attendre, de se plier à la volonté des autres. Il rentre plus entier et plus indocile.

La seule qui ait le pouvoir de le mettre à genoux, c'est Yvonne. Le Y qui ouvre son prénom est le delta ondoyant qui l'aimante et le repousse. Yvonne est une étoile de mer. Pour l'aimer, il faut accepter d'être blessé.

– Elle doit être belle, ta chanteuse, pour que tu sois aussi mordu, lui a dit Alejo sur le bateau du retour, alors qu'ils regardaient se rapprocher les côtes de France.

– Elle est plus que belle, a-t-il murmuré. Elle est émouvante. Quand elle chante, elle ressemble aux chanteuses de ton pays, Carp, elle se donne à qui l'écoute. Et alors, comment ne pas succomber ?

– Mais Robert, avec tant de passion, tu n'as jamais réussi à coucher avec elle ?

– Oh si, j'ai souvent couché avec elle. En rêve... Au point que j'ai souhaité ne plus m'éveiller. Je confondais la nuit et le jour, la veille et le sommeil. Je n'arrivais plus à séparer ce que j'avais vécu de ce que j'avais désiré.

– L'opium devait t'y aider un peu, a souri Alejo.

– Non mon vieux, ce n'était pas l'opium. La voix d'Yvonne est plus puissante que les drogues.

J'aime l'éclat que laissent aux yeux profonds les larmes intérieures.

Robert ferme la porte de son atelier. La nuit le cueille avec son odeur d'herbes brûlées et de pisse de chat. La cour qui jouxte l'atelier est devenue le quartier général de tous les félins du voisinage. Il a adopté le tigré, Jules, et aussi la petite noire à la gorge blanche et délicate. Il leur donne à manger quand il peut. Quand il n'a plus un sou, c'est la disette pour tout le monde, mais allez raisonner des chats ! Ils miaulent toute la nuit à la porte.

Il remonte la rue Blomet, longe le bal antillais dont il est un habitué. À travers les vitres teintées, il distingue les doudous coiffées de turbans colorés et sourit à l'idée que tout à l'heure, il fera découvrir le Bal nègre à Alejo Carpentier. Il sait que Carp sera conquis, comme il l'a été le soir où il est entré par hasard avec Joan Miró, André Masson et quelques autres. Il n'en était pas revenu de ce voyage aux Caraïbes entre les quatre murs d'un bistro. Il avait dansé la biguine jusqu'à l'aube.

À mesure qu'il approche de Montparnasse, les rues se peuplent d'une foule hétéroclite et le noir s'éclaire aux enseignes tapageuses des dancings. Dans le flot des nocteurs qui se mêlent sur le boulevard, il croise nombre d'amis sans les reconnaître, et quand ils l'interpellent, son visage s'éclaire. Aragon et la milliardaire Nancy Cunard, que précède le tintement d'ivoire des bracelets qui ornent ses avant-bras, lui proposent de les rejoindre plus tard au bar de la Coupole. Antonin Artaud qui le frôle lui annonce que la fin du monde est proche, il en a déchiffré les signes. Robert aime Antonin, sa hauteur dégingandée, ce visage de dieu grec où brûlent des yeux de prophète libertaire. Il devine que son charisme découle d'un déchirement de l'être ; ce point d'insoutenable sur lequel il se tient, bravant la terreur qu'il lui inspire. Antonin pose affectueusement sa main sur son épaule avant de disparaître dans la rue Delambre.

Remontant en direction du carrefour Vavin, Robert s'engage rue Bréa et pénètre dans un bar bondé d'où s'échappent de grandes clameurs. Le chahut vient du fond de la salle, où un groupe de jeunes gens chante à tue-tête, avec frénésie. Les femmes sont vêtues de robes luxueuses et minimalistes. Leurs visages maquillés évoquent à Robert des mannequins s'animant derrière des vitrines éteintes. À travers le prisme de sa myopie, ces peintures de guerre lui rappellent Louise Lame, l'héroïne de *La Liberté ou l'amour!*, le long poème qu'il a fait paraître voilà un an. Louise Lame, cette femme libre, sensuelle et cruelle qui erre dans Paris, abandonnant un à un ses vêtements au fil de sa promenade. Dans la vraie vie les héroïnes sont rares, même à Montparnasse où les héritières se confondent avec les modèles, les ouvrières et les prostituées. Il n'y a qu'Yvonne qui puisse approcher la tendre cruauté de Louise Lame. Yvonne aux yeux violets, à la voix déchirante.

Tandis qu'il progresse à travers cette foule qui rit et gesticule, enveloppée de volutes de fumée et de senteurs musquées, Marcel Noll l'arrête au passage, maigre sentinelle postée près du bar. Au sein du groupe surréaliste, il ne fait pas partie de ses intimes et il a été surpris qu'il l'invite ce soir. Les traits anguleux de

Marcel se fendent d'un sourire tandis qu'il salue Robert et ses yeux, derrière ses lunettes rondes, ont un pétilllement inhabituel. Le barman leur sert deux verres de Suze et ils trinquent à ce beau printemps 1928, à la révolte, à ce qui va finir, à ce qui n'a pas commencé.

– À l'amour! ajoute Marcel avec grandiloquence.

– À l'amour, répète Robert qui ressent la nostalgie des beautés cubaines qui consolait son corps d'une longue chasteté: Rocío, aux yeux brillants de larmes, Livia qui ne résistait pas à l'appel d'une danse, ou Cruz la fervente qui priait pour la protection des siens.

Il songe que les corps sont faits pour aimer, et qu'on ne devrait pas avoir à choisir entre la liberté et l'amour.

Marcel et lui reprennent un verre. Robert parle de Cuba. Il vient de boucler une série d'articles pour *Le Soir* racontant ce qu'il a vu là-bas, la beauté et la misère, la musique, les conséquences de la dictature de Gerardo Machado sur ce pays où l'on meurt indifféremment pour l'amour et la liberté. Marcel l'écoute distraitement, impatient d'évoquer la raison cachée de ce rendez-vous.

– Et toi mon petit père, quoi de neuf? demande Robert et Marcel se trouble, son regard cherche le fond de la salle où le groupe de fêtards enchaîne les chansons paillardes tandis que les filles improvisent un charleston déluré sur la piste.

Marcel se penche vers lui :

– La femme blonde, là-bas, qui danse en robe noire pailletée... C'est ma maîtresse depuis quinze jours. J'en suis fou.

Robert plisse les yeux mais sans ses lunettes, c'est peine perdue à cette distance, il ne distingue qu'une silhouette qui se trémousse en riant trop fort.

– Qui est-ce? interroge-t-il.

– C'est Youki, la compagne de Foujita. Tu l'as vue partout, c'est sûr. Tout le monde la connaît, elle est presque aussi célèbre que Kiki!

Robert hausse les sourcils avec une moue dubitative. Il a dû la croiser dans ces innombrables soirées où Foujita, le peintre japonais le plus réputé de Paris, vient vêtu de déguisements qu'il coud lui-même, aussi beaux qu'inattendus. Il ne s'en rappelle pas. Sans doute parce qu'il n'aime pas ce genre de femmes, trop voyantes à son goût. S'il est le confident de toutes les putes de Paris, en amour il a besoin de raffinement et d'élégance.

– Où l'as-tu rencontrée? demande-t-il à Noll qui contemple sa maîtresse avec l'expression d'un péquin qui a gagné à la loterie.

Marcel vide son verre avant de répondre avec un plaisir non dissimulé :

– Elle est venue il y a trois semaines à la galerie surréaliste avec une amie. Elle a fait sensation en arrivant dans sa Delage avec chauffeur! Foujita l'avait chargée de lui ramener les derniers numéros de *La Révolution surréaliste*. André a été charmant, et je n'ai pas été en reste. Elles sont reparties conquises. André leur a conseillé tes jeux de mots de Rose Sélavy et *La Liberté ou l'amour!*. On s'est revus par hasard à Montparnasse... « Et voilà », comme disent les Amerloques! Youki n'est pas femme à tergiverser quand un homme lui plaît. Et Foujita ne pense qu'à son travail, alors elle a ses occupations, tu vois. Elle sort beaucoup.

– Je vois, sourit Robert, battant des cils dans un nuage de cigare. Et il n'est pas jaloux, Foujita?

Marcel éclate de rire :

– Il ne peut espérer garder une femme comme Youki pour lui seul!

Comme la cohue devient intenable au bar, Robert et Marcel se fraient un chemin jusqu'aux tables serrées près de la piste de danse, prenant la place d'un couple qui s'envole vers d'autres cieux musicaux et alcoolisés. Devant eux, les danseurs rivalisent de souplesse. De là où il est, Robert a une vue précise de la fameuse Youki. La robe noire qui moule son corps pulpeux souligne la blancheur de sa peau. Son visage encadré de cheveux blond vénitien coupés à la garçonne accroche la lumière comme pour la garder pour lui seul. Les autres filles sont des figurantes éclipsées par son rayonnement.

La femme nue marche environnée de claquements d'invisibles étoffes; Paris ferme portes et fenêtres, éteint ses lampadaires. Un assassin dans un quartier lointain se donne beaucoup de mal pour tuer un impassible promeneur.

Louise Lane toujours, habillant ses pensées de gants de soie et d'une fourrure frémissante de la vie du léopard sacrifié pour elle.

– Comment va Breton? demande-t-il à Noll.

– Je pense que sa liaison avec la charmante Suzanne Muzard n'est pas étrangère à son intérêt passionné pour les voluptés charnelles! dit Marcel avec un sourire entendu. On est toujours plongés dans l'enquête sur la sexualité. Tous les soirs, il nous mitraille de questions et prend des notes. Les habitués de la brasserie Radio ont les oreilles qui chauffent à force de nous entendre parler de triolisme et d'orgasme simultané! Tu n'es pas allé le voir depuis ton retour?

– Je suis rentré hier..., répond Robert avec agacement.

Le dictat qu'André Breton exerce sur les réunions quotidiennes du groupe surréaliste lui pèse de plus en plus.

– J'ai pris du recul par rapport à la relation surannée qu'André entretient avec moi, ajoute-t-il, mais je passerai le voir dans la semaine. Et puis je vois bien l'intérêt de faire l'amour, mais en dissenter ne m'intéresse pas, ajoute-t-il en vidant son verre.

– Bah... C'est plus drôle que tous ces débats sur le communisme, observe Marcel en sirotant un autre verre de Suze. Tu envisages de prendre ta carte?

Le sourire de Robert illumine son visage de rêveur lucide tandis qu'une éternelle mèche rebelle retombe sur son œil gauche :

– Le jour où on m'encartera n'est pas arrivé, mon petit pote!

Youki les interrompt en rejoignant leur table. Sa peau est lustrée d'une sueur que Marcel lécherait volontiers. Elle tend à Robert une main où brillent plusieurs bagues :

– Bonsoir, je suis Youki Foujita. Êtes-vous l'un de ces maudits surréalistes qui m'empêchent de dormir depuis trois semaines? Vos textes plus fous les uns que les autres me volent mes rares heures de sommeil! précise-t-elle en riant. Et mon mari se plaint, mais tout est de sa faute. C'est lui qui m'a parlé de vous!

Robert se présente à son tour.

– Le fameux Desnos..., murmure la jeune femme d'un air malicieux. Il paraît que vous vous cachez dans un pays lointain. Vous avez des yeux d'huître, c'est joli. On vous l'a déjà dit?

On ne lui a jamais dit. Des yeux d'huître. Pourquoi pas? Ses yeux étranges, où se mêlent le bleu, le vert et le gris, ont les reflets de la mer quand elle se casse sur les falaises crayeuses par temps de pluie. Ce sont des miroirs qui débordent pour embrasser l'infini. Des yeux qui aiment, caressent et pleurent, des yeux ouverts derrière les paupières... des yeux de poète.

– Je vous lis, Robert Desnos, continue Youki en lui lançant un regard canaille. J'aime beaucoup votre Louise Lane. Et ce Corsaire Sanglot, quel tempérament! Cette électricité entre eux est très réussie.

– Vous êtes-vous procuré les passages censurés? demande Robert qui éprouve l'envie de la choquer, comme un enfant tire les nattes d'une jolie petite fille.

Marcel lui explique que pour faire paraître *La Liberté ou l'amour!* malgré la censure, Robert a dû couper les passages érotiques. Le lecteur peut les obtenir en librairie en échange d'un bon.

– Bien sûr! l'interrompt Youki sans se troubler. Je n'aurais manqué pour rien au monde la découverte du Club des Buveurs de sperme, ironise-t-elle.

Robert éclate de rire. Après que le serveur a apporté leurs cocktails, il extrait les pailles de leurs enveloppes de papier qu'il entortille en forme d'araignée. Puis il fait tomber une petite goutte de liquide qui anime les pattes de l'insecte de papier.

– Vous connaissez? lui demande-t-il.

– Naturellement, répond-elle sèchement. C'est un jeu surréaliste.

– C'est moi qui le leur ai appris, dit-il. C'est ainsi qu'on recueille le suc des breuvages servis dans ce club qui vous a séduite.

Youki se lève pour rejoindre ses amis sur la piste et sa hâte trahit qu'il a réussi à la troubler. Marcel Noll est furieux, à en juger par le pli serré de ses lèvres et le blanc qui s'installe dans la conversation. Mais Robert aime jouer les poil-à-gratter, les provocateurs. Il n'est pas de ces artistes polis qu'on exhibe en société, qu'on assied entre un colonel en retraite et une demi-mondaine s'efforçant de faire oublier par sa conversation qu'elle doit sa fortune à ses talents d'horizontale. Et puis choquer, c'est encore le meilleur moyen de cacher un trouble qui vient d'éclorre. De prétendre ignorer l'excitation qui allume des flammèches dans son abdomen, des tremblements imperceptibles le long de ses phalanges, pareils au tressaillement de cristal des coupes de champagne du *Titanic*. En regardant Youki danser à la barbe des poseurs dont sa beauté éteint l'éclat factice, Robert a le pressentiment de ce qui adviendra. Cela lui arrive souvent, il est habitué à ces éclairs de conscience traversant le brouillard. Il enveloppe le profil boudeur de Marcel d'une bienveillance fraternelle. Ce qui arrive les dépasse tous deux. L'amour à sa naissance a la cruauté des bêtes sauvages. C'est ainsi, depuis la nuit des temps.

Il importe peu de savoir quels furent les préambules de la conversation du héros avec l'héroïne. Il leur fallait des fauves en amour, de taille à résister à leurs crocs et à leurs griffes.

Robert prend congé de Marcel et disparaît dans la nuit encore jeune, pressant joyeusement le pas à l'idée d'aller retrouver Alejo au Bœuf sur le toit.



Gaëlle Nohant, *Légende d'un dormeur éveillé*
Roman

544 pages | ISBN 978-2-35087-419-7

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com